

L'euthanasisme est un pessimisme ou un défaitisme... un pessimisme suicidaire.

Il est habituel, mais non normal, que des gens se suicident à la suite d'une maladie psychique. À l'état de base, c'est-à-dire en dehors de toute pathologie psychique massive, les humains ne se suicident pas. À moins qu'ils ne s'adonnent à un suicide de conviction qu'il convient, de ce fait, d'analyser¹.

On peut, malgré tout, se demander si un suicide de conviction n'est pas assimilable à une maladie de la raison. Comment, en effet, défendre le fait que le sujet de l'intelligence en vienne, précisément à cause de son intelligence, à décider de sa disparition. Nous devons en conclure qu'une raison qui agit en vue de son propre effacement est défectueuse. Certains avancent aussi qu'une maladie spirituelle peut être à l'origine de l'idée suicidaire. Le versant somatique de l'humanité n'est pas en reste. En effet, un certain nombre de maladies physiques, voire la crainte de leur survenue, conduisent celui qui souffre à demander l'arrêt de sa souffrance par sa mise à mort. J'en ai parlé ailleurs². Nous devons, enfin, reconnaître que le suicide est, lui-même, une maladie transmissible.

Le pessimisme consiste surtout à être persuadé que les choses dans lesquelles nous sommes engagés ou qui adviennent tourneront mal, quelles que soient les circonstances. Il est une réduction du champ de l'humain. En effet, les hommes ont une caractéristique exceptionnelle, incomparable à celles de tout représentant des autres règnes : ils cherchent toujours une solution à quelque problème que ce soit. Ils sont extraordinairement inventifs. Ils ne se satisfont jamais de l'inéluctable. En cela l'homme a un fond essentiellement optimiste. Dès lors, tout pessimisme peut être considéré comme une altération de la nature profonde de l'homme.

Le défaitisme prolonge le pessimisme en ce qu'il considère que tout est perdu et qu'il ne sert à rien de s'ingénier à échapper à ce qui est « écrit ». Ici, aussi, nous notons une réduction de l'humanité. L'homme ne serait que sa chimie et il serait donc soumis à l'entropie, c'est-à-dire à la dégradation perpétuelle. Et le terme est la défaite finale, totale. Alors, autant s'y soumettre, comme une chèvre de Monsieur Seguin qui n'aurait même pas combattu. Paradoxalement, dans cette optique, la mort est seulement et complètement une défaite. En fin de compte, comme toute la vie conduit à la défaite, la conclusion logique de cette réflexion est de chercher à provoquer la défaite... précisément pour échapper à la défaite...

Comment, dès lors, ne pas parler de pessimisme suicidaire à propos de l'euthanasie, ou de défaitisme ? On ne se bat pas. On ne compte pas sur l'élan inventif de l'homme. On capitule. Mieux, on précipite la chute, un peu comme un enfant jette un jouet qui lui résiste. La démarche d'esprit se comprend donc parfaitement : le rapprochement de l'euthanasie avec le suicide, assisté ou non, est licite en français. C'est, en tout cas, la pente que suit le « récipiendaire ». La logique est implacable : puisque nous devons mourir, en finir, un jour, finissons-en dès que nous le décidons.

Si l'on se place du côté du « donateur » de la mort, c'est de la mort d'autrui qu'il s'agit. Nous constatons qu'il existe une dimension qu'on pourrait presque qualifier d'éducative dans le fait de

¹ Voir mon récent livre : *La liberté de Mourir*, Ed. Sauramps, chapitres La volonté de mourir p.79 et La liberté de mourir, p.85.

² Ibid.

devoir fréquenter une personne qui a décidé d'obtenir qu'on mette fin à sa vie ou qu'on l'y aide. Pour approcher cette idée, il n'est besoin que de penser à l'effet d'entraînement du suicide. Ainsi s'expliquent les vagues de suicides dans diverses institutions. Cette propension communicative du suicide rejaillit, également, sur le « donateur » de la mort qui risque fort de s'habituer à la chose.

Mais il y a plus. Mettre à mort quelqu'un confère potentiellement le sentiment d'un pouvoir particulier sur autrui. De là naît la tentation de s'emparer de ce pouvoir, un pouvoir exorbitant et immense, puis de l'exercer. Le « donateur » s'exonère alors facilement de l'avis du récipiendaire. Pourquoi ne pas décider de la légitimité de faire mourir celui dont on juge que sa vie n'offre plus les bénéfices escomptés pour la société et la personne elle-même. Finalement, ce faisant, on ne fait qu'anticiper la demande de cet autrui... !

Par la convocation d'autrui dans le processus décisionnel et effectif de l'euthanasie comme du suicide assisté on sort de la sphère privée. On en sort d'autant plus que le pouvoir passe subrepticement du malade au « donateur » de la mort. De ce fait, la société, elle-même, est engagée. Lorsqu'elle répond positivement et devient active. Elle prend même le pouvoir, elle assume la démarche. C'est alors un défaitisme social, voire civilisationnel qui se dessine. Si l'on peut comprendre qu'un homme submergé par la peine ou la douleur se dise « plutôt mourir que d'endurer cela », il est insupportable de penser que la société devienne l'autorité qui le rende effectif, avec ou sans son aval.

Le véritable rôle humain, voire humanitaire, des autres, professionnels ou non, autour d'une personne en proie au défaitisme, est de la consoler, de la panser, de la supporter, de lui donner les raisons de se lever et de marcher encore. Ce n'est pas d'entériner la misère ontologique de l'infortuné qui désespère. C'est encore moins de l'achever comme on pose un sceau au bas d'un édit ou d'un décret.